

Duquesne University

Duquesne Scholarship Collection

I/D Information Documentation (French)

ID and Anima Una

12-1-1978

1978 Vol. 19: Le Père Jacques Laval

Equipe généralice

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/id-fr>

Repository Citation

Equipe généralice. (1978). 1978 Vol. 19: Le Père Jacques Laval. Retrieved from <https://dsc.duq.edu/id-fr/20>

This Article is brought to you for free and open access by the ID and Anima Una at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in I/D Information Documentation (French) by an authorized administrator of Duquesne Scholarship Collection.

Le Père Jacques Laval

« J'espère en la bonté infinie de Notre Seigneur qui ne m'a jamais abandonné quand j'ai mis ma confiance en lui et que je n'ai cherché que sa très sainte et adorable volonté. Je n'ai fait des sottises que lorsque j'ai voulu y mettre du mien et faire à ma tête ».

(J. LAVAL, Pinterville, 11 février 1839).

Dans l'histoire d'une congrégation religieuse, la béatification de l'un de ses membres est, pour tous, un moment privilégié de grâce: c'est un appel à la conversion et à la foi. L'annonce de la béatification du P. Laval a été une surprise pour la plupart d'entre nous. On a canonisé des saints qui étaient très peu connus en dehors de leur propre Institut; dans le cas du P. Laval, c'est plutôt l'inverse: vénéré comme un saint à Maurice, il est peu connu parmi nous.

Dieu nous parle d'une façon inattendue, parfois, lorsque nous lisons les Ecritures; il le fait aussi, quelquefois, et de façon tout aussi inattendue, par l'intermédiaire des saints, grâce auxquels « la lumière de

la gloire de Dieu qui est sur la face du Christ Jésus » resplendit sur le monde. Nous méditons les Ecritures, ne devrions-nous pas méditer également la vie des saints? Dans la vie du P. Laval, nous trouverons « un nouveau stimulant à rechercher la Cité à venir » et « un chemin très sûr par lequel... selon l'état et la condition propres à chacun, il nous sera possible de parvenir à l'union parfaite avec le Christ » (Lum. Gent., 50). Durant les mois qui viennent, chaque Spiritain, chaque communauté spiritaine, lira et méditera sûrement la vie du P. Laval. Ce bref article est tout simplement le fruit d'une réflexion de ce genre.

L'appel universel de Laval

Il n'est pas de jours où des groupes de pèlerins ne se retrouvent autour de la tombe du P. Laval: des catholiques et des protestants, des hindous et des musulmans, des bouddhistes et des confucianistes, qu'ils soient Européens, Indiens, Africains ou Chinois. Au-delà des races, des nationalités et des religions, tous le vénèrent comme un « homme de Dieu », tellement la puissance du Seigneur se manifeste à travers l'un de ses saints. Tous viennent vers lui pour être guéris de leurs maladies et de leurs misères. « Et on lui amenait tous les malheureux atteints de maladies et de tourments divers, des démoniaques, des épileptiques, des paralytiques, et il les guérit » (Mt., 4, 24). Ainsi, dans un pays divisé en nombreux groupes ethniques et religieux, dans un pays qui a connu, voici peu de temps, des affrontements entre chrétiens et musulmans, il existe un lieu de rencontre pour tous: c'est la tombe d'un homme qui, pour avoir aimé les pauvres, est accepté par tous comme le « Père » de tous.

L'universalité de ce recours au P. Laval, tel qu'il

se manifeste de nos jours, est en continuité avec la venue de Laval à Maurice pour travailler parmi les esclaves récemment libérés. C'était un apostolat spécialisé, et il le poursuivit toute sa vie. Il vint pour « évangéliser les pauvres », mais, les riches aussi, il les mena vers Dieu. A sa mort, la population était en majorité catholique, car l'immigration massive, depuis la péninsule indienne, n'avait pas encore pris son plein développement. Aujourd'hui, les foules qui se réunissent autour de la tombe de Laval ont leurs racines dans « tous les pays qui se trouvent sous le ciel ». C'est, en microcosme, le monde d'aujourd'hui: un monde à la recherche de la fraternité et de l'universalité; un monde qui, malgré ses divisions, se tourne vers le Christ pour trouver son unité. Aujourd'hui, alors que commence un dialogue sérieux entre l'Eglise et les non-chrétiens, la vie de Laval peut nous rappeler que la forme la plus efficace pour dialoguer avec les non-chrétiens, c'est la sainteté de vie et l'annonce de la Bonne Nouvelle aux pauvres.

« Il m'a envoyé annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres »

L'envoi.

Dès son enfance, Laval avait un penchant pour les pauvres et les malheureux. Au terme de ses études au Collège Stanislas, il hésita entre la prêtrise et la médecine, car chacune de ces vocations lui permettait de servir l'humanité souffrante. Jeune médecin, il soigne gratuitement les pauvres; souvent, il leur apporte remèdes et nourriture. Après quelques années d'exercice de la médecine, il entre au séminaire. Il pensait devenir Lazariste pour se rendre dans les missions de Chine. Mais M. Galais, son directeur de conscience au séminaire, l'en dissuada en raison de son âge et aussi, peut-être, parce qu'il le jugeait incapable d'apprendre le chinois. Lorsqu'après quelques années de ministère à Pinterville, M. Galais l'invita à se joindre à l'œuvre des Noirs, ce fut, pour Laval, comme une libération: il serait libre désormais d'annoncer l'Évangile aux pauvres. Quand ses yeux tombèrent sur les premiers mots de l'Introït du jour: « *Dirupisti vincula mea (Tu as rompu mes liens)* », il eut les larmes aux yeux et célébra la messe avec ferveur et dévotion. « *Si je vous quitte, c'est parce que Dieu veut que je devienne missionnaire* », dira-t-il à ses paroissiens de Pinterville. Il partit pour Maurice comme premier missionnaire du nouvel Institut: il n'avait pas fait de noviciat, parce que celui-ci n'existait pas encore. De la Règle, il savait seulement ce que

M. Galais lui en avait dit: il aurait à consacrer sa vie au ministère auprès des Noirs, à vivre dans l'obéissance et la pauvreté. A son arrivée à Maurice, il ignorait tout de ce pays, sauf que les esclaves récemment libérés étaient plus « abandonnés » que ses paroissiens de Pinterville. L'évangélisation des Noirs, il l'avait choisie librement pour y consacrer sa vie.

Les pauvres et les riches.

A son arrivée à Maurice, Mgr Collier combla les désirs de son cœur: c'est bien la mission des Noirs qui lui est confiée. Ils font partie « *des gens pauvres et méprisés, dont les besoins sont très grands, et qui sont les plus négligés dans l'Eglise de Dieu* ». Il n'existait pas, à Maurice, de classe moyenne, au sens moderne du terme, mais deux catégories bien tranchées: les riches et les pauvres, les anciens esclavagistes et les anciens esclaves. A partir de 1844, commença la conversion de la population blanche et riche, non pas directement grâce à Laval, mais par l'intermédiaire des domestiques noirs que Laval avait convertis. Pour Laval, le salut des riches passait par leurs œuvres de charité envers les pauvres. En 1855, beaucoup de Blancs riches faisaient partie des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul; comme les convertis noirs de Laval, ils distribuaient de la nourriture et des médicaments, enseignaient le catéchisme aux enfants et préparaient les malades au baptême et à la communion.

Ceux qui souffrent.

Les pauvres sont toujours restés la préoccupation principale de Laval. Mais, dans ses visites à l'hôpital,

il ne distinguait pas entre riches et pauvres, entre musulmans, protestants ou catholiques: tous étaient des membres souffrants du Christ. Un jour, une dame riche voulut se confesser à lui: « *Laissez-moi à mes pauvres Noirs* », répliqua-t-il. Mais elle, semblable à la Cananéenne de l'Évangile, lui répondit: « *Ah! mon Père, ne me repoussez pas; je suis plus malheureuse que vos pauvres Noirs. Eux, du moins, peuvent voir leurs enfants en les caressant, mais, moi, je suis dans une nuit éternelle* ». Alors, le P. Laval, essuyant ses larmes: « *Vous me touchez Madame; allez à l'église, j'arrive* ».

L'évangélisation des pauvres: un apostolat spécialisé?

Quand la Cananéenne demanda à Jésus la guérison de sa fille, Jésus lui répliqua: « *Je n'ai été envoyé que pour les brebis perdues de la Maison d'Israël* »; et pareillement, Laval: « *Laissez-moi à mes pauvres Noirs* ». La réponse de la riche dame de Maurice fut semblable à celle de la Cananéenne: « *Les petits chiens mangent bien les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres* ». Dans les deux cas, il y eut, au départ, un apparent exclusivisme, qui semble être un tremplin nécessaire pour une prédication universelle de l'Évangile par la suite. Le Christ annonçait l'Évangile aux pauvres; Laval fit de même.

Prêcher l'Évangile aux pauvres, serait-ce une option parmi d'autres? (Laval prêchait aux pauvres; moi, je choisis les riches; vous, occupez-vous des classes moyennes). Cette prédication aux pauvres, ne serait-ce pas, au contraire, une composante nécessaire de toute annonce évangélique? (que les petits chiens riches domestiques devront toujours manger les miettes qui tomberont de la table des pauvres, leurs maîtres).

Quoi qu'il en soit, la conduite de Laval était conforme aux Règlements de 1848: « *... les missionnaires de la Congrégation ne doivent pas négliger les âmes qui ne se trouvent pas rangées dans la catégorie de celles au salut desquelles ils sont spécialement appelés... sans que, cependant, cette occupation porte préjudice à ceux vers lesquels le divin Maître les envoie particulièrement* ».

Quels sont les pauvres, aujourd'hui?

Au temps du P. Laval, dans la plupart des pays, la distinction était très nette entre riches et pauvres: une petite minorité était riche, les pauvres constituaient la masse. De nos jours, dans la société d'abondance qui caractérise le monde occidental, les vrais pauvres sont un petit groupe marginal. Mais dans l'ensemble du monde d'aujourd'hui, la distinction entre riches et pauvres concerne les nations comme telles, plutôt que les diverses classes d'une même société. Les Spiritains ont le devoir de se demander quels sont, et où se trouvent, aujourd'hui, les pauvres et les abandonnés.

Laval, le missionnaire

Priorités missionnaires.

L'apostolat de Laval était missionnaire au sens le plus profond du mot: continuer la Mission de Jésus-Christ, venu pour annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres. Il voulait faire partager à tous son amour pour Dieu. Il voulait les libérer de tout ce qui s'opposait à leur salut, dans ce monde comme dans l'autre. Dès le premier instant de son arrivée, il semble bien avoir saisi quels étaient les besoins missionnaires de Maurice. L'histoire de la conversion de l'île est un exemple typique de planification missionnaire: Laval choisit ses priorités et procède pas à pas, selon un plan qui, certes, ne fut jamais mis par écrit; c'était plutôt le fruit d'une intuition non formulée et inconsciente.

Christianisation des adultes.

Le premier objectif de son apostolat était le monde adulte. Il aurait pu dire: «Rendez bons les parents, et vous aurez de bons enfants». Ses premières années, il les consacra au catéchisme des adultes. Lui-même était un catéchiste-né, et depuis son séminaire, il essayait de mettre le catéchisme à la portée des gens ordinaires. Très vite, il confia le ministère de la catéchèse à des coopérateurs laïcs qu'il avait formés. Presque tous étaient d'anciens esclaves; ils devinrent catéchistes, animateurs de la prière, chefs de communautés locales, constructeurs d'églises. Libéré, Laval se consacra davantage aux confessions, à l'hôpital et à la prison. Souvent, il retardait le baptême au-delà d'une année, et son exigence était grande pour garantir la persévérance après la première communion.

Construction d'églises.

En 1845, il y avait déjà, parmi les Noirs un mouvement très fort vers l'Eglise. Le temps était venu de construire des chapelles. Dès 1848, on en comptait déjà quarante. «Elles semblent s'élever comme par enchantement», écrivait Mgr Collier. La plupart d'entre elles furent construites par les jeunes communautés chrétiennes elles-mêmes, avec l'aide des missionnaires, plus au courant de la technique des constructions. L'église en bois, en briques ou en pierres, était la conséquence de la ferveur de la communauté chrétienne, déjà constituée de pierres vivantes. L'habileté de Laval, pour inspirer et stimuler les constructeurs, était telle que les églises s'élevaient comme si lui-même avait été là. Pourtant, il semblait presque ne jamais quitter le confessionnal. Puis, les petites communautés augmentèrent en nombre et en taille; alors on construisit de nouvelles chapelles, on agrandit les anciennes. Tous les soirs, elles se remplissaient; on venait y écouter les instructions du catéchiste local.

Apostolat des jeunes.

Laval commença sa tâche pastorale parmi les adultes; et son premier objectif fut l'établissement de familles chrétiennes. En 1853, les esclaves libérés, originaires du Mozambique et de Madagascar pour la plupart, étaient déjà baptisés, et leurs mariages en règle. Les enfants de ces familles chrétiennes constituaient plus de la moitié de la chrétienté de Maurice. Ce fut le début d'une nouvelle étape du plan pastoral de Laval: l'éducation chrétienne des jeunes devint prioritaire. Laval entreprit de construire des écoles et de faire venir des congrégations enseignantes pour les prendre en charge.

Laval: communauté et prière

Le missionnaire qui vécut seul.

En se rendant à Maurice, Laval s'attendait à recevoir, sous peu, d'autres confrères. Mais l'Administration britannique suspectait le loyalisme des citoyens français; elle n'était guère disposée à permettre à des prêtres français de travailler dans l'île. Laval était heureux d'être le premier missionnaire de sa pauvre et petite Congrégation. Pourtant, bien souvent, il se sentait seul: «Je demande à Notre-Seigneur qu'il daigne m'envoyer au moins un de vous pour m'aider, me fortifier, m'encourager et surtout pour nous entretenir ensemble du bon Dieu». Ces mots nous indiquent un peu ce qu'il attendait de la vie de communauté. «Tout le temps libre, je le passe aux pieds du Saint-Sacrement, et c'est là que je vais me délasser». Libermann lui écrivit pour l'encourager: «Essayez encore et attendez le moment de Dieu; au besoin, vous pourrez toujours vous rendre à Madagascar».

En fin de compte, un changement de Gouvernement en Angleterre, en 1846, permit à des confrères de se joindre à lui. Il avait vécu seul pendant cinq ans, mais toujours sans l'avoir voulu.

Laval et ses confrères spiritains.

Quand de jeunes confrères arrivèrent, Laval fut naturellement nommé supérieur. Le P. Lambert, le premier jeune prêtre qu'il reçut, le trouve «un bon père, plein d'attention, de charité, de bienveillance pour les missionnaires, plein d'indulgence pour mes défauts et mes misères... Il a le talent de vous faire arriver à ce qu'il souhaite de vous, par insinuation et par douceur». Le P. Le Vasseur juge qu'il n'est pas un bon supérieur: «Il ne commande pas assez et abandonne trop chacun à sa propre volonté». Certes, il ne s'imposait pas, mais ce n'était pas par

faiblesse. Etant Supérieur principal, il écrivit au P. Schwindenhammer: «*Je crois que l'on a un peu exagéré. Ces jeunes missionnaires, arrivant fraîchement, croient qu'ils sont capables de faire mieux que nous autres, vieux; ils reçoivent difficilement avis et conseils; ils veulent marcher un peu par eux-mêmes. Si on veut les conduire par autorité, on risque de briser tout; il faut beaucoup de condescendance et de patience; avec ça, on vient à bout de beaucoup de choses*». Son style de gouvernement serait peut-être mieux accepté aujourd'hui qu'en cette époque où l'on attendait d'un bon supérieur qu'il donne de nombreux ordres et qu'il garde fermement en main les rênes du commandement. Humble et porté à s'effacer, Laval était très respectueux de la dignité des autres. Quand une direction ferme était nécessaire, il savait organiser ses missionnaires avec l'efficacité d'un général d'armée, bien qu'il puisse écrire: «*Tout le monde me paraît bien content et travaille avec bon cœur à l'œuvre du bon Dieu. Il y a grande paix et union parmi nous: la paix et l'union, c'est le trésor des communautés et il faut l'acheter à tout prix*».

«**Si seulement Laval connaissait un peu mieux la Règle!**»

On attendait de Laval, comme supérieur, qu'il maintienne l'équilibre entre les exigences de l'apostolat et celles de la régularité dans la vie de communauté. La Règle était singulièrement inadaptée aux besoins de l'apostolat, puisqu'elle demandait, pendant cinq heures par jour, l'accomplissement d'exercices de Règle, en plus du temps nécessaire aux repas et à la récitation du bréviaire. Les jeunes missionnaires avaient appris au noviciat l'importance d'observer la Règle et la nécessité d'être «plus religieux que missionnaires». Ils étaient à la fois émerveillés par l'incontestable sainteté de Laval, et dérouterés du fait, par exemple, qu'il entendait les confessions pendant le temps prévu pour la récréation. Le P. Thiersé se plaignait: «*Nous n'avons rien de commun, que les repas, l'examen particulier et la prière du soir... Tout souffre ici: l'oraison, la vie de communauté, la règle et tout, mais, par contre, le bien qui se fait est immense*». Un autre disait: «*Il n'y a ici de vie de communauté que d'être dans une même maison et à une même table... On ne demande pas une permission; le P. Laval dit que ce sont des niaiseries... Les choses n'iraient pas si mal, si le P. Laval connaissait un peu mieux la Règle*». Quand le P. Schwindenhammer fut informé des plaintes de ses anciens novices, on devine ses remontrances au P. Laval. Pour lui, le missionnaire devait travailler moins; pour Laval, au contraire, c'était au Supérieur général d'envoyer davantage de monde. Il écrivait: «*Nous souhaitons, autant que vous, pouvoir mener la vie religieuse et être exacts à notre Règle et à nos petits exercices; nous en sentons la nécessité et, peut-être, plus que tout autre, le besoin... Nous serions prêts, si le salut des âmes n'était pas gravement compromis, à nous enfermer dans notre maison de Sainte-Croix, et là, nous livrer à la méditation et un peu d'étude, mais les malades et les pauvres sont là qui réclament nos soins; cependant, pour nous conformer à vos intentions, nous allons abandonner une partie de notre travail*».

Tension entre travail et prière.

Durant toute sa vie, Laval souffrit beaucoup de la tension entre le travail et la prière, ce qui semble une part nécessaire et inévitable de la vie missionnaire. «*Le bon Dieu nous donne des consolations dans notre ministère... Il n'y a que ma pauvre âme qui est devenue bien sèche et aride; c'est ce tourbillon du ministère qui ne nous laisse aucun moment de repos pour penser un peu à nous et qui exige qu'on s'occupe toujours des autres*». Comme Pierre, il aurait souhaité demeurer sur le Thabor de la prière, mais l'appel des âmes le ramenait à l'action. Il regardait en arrière avec nostalgie, vers les jours de Pinterville où il avait du temps pour prier des journées entières: il avait mangé son pain blanc en premier et avait conscience, maintenant, de se dessécher spirituellement. Il entra dans une nuit obscure, pressentant le danger de damnation: le sacrifice le plus dur n'est-il pas de sacrifier son âme pour le salut d'autres âmes? Quand il écrivit en ce sens à Libermann, celui-ci ne lui demanda pas de restreindre son travail et de prier davantage, mais bien plutôt de se donner à Dieu dans son travail. Nous dirions aujourd'hui que l'union au Christ ne peut être séparée des obligations de notre état de vie. Vatican II l'a affirmé: «*Les prêtres doivent grandir en amour pour Dieu et pour le prochain par l'exercice quotidien de leur tâche*» (*Lum. Gent.*, 41); et encore: «*Ce qui ordonne leur vie à la perfection, ce sont leurs actes liturgiques de chaque jour, c'est leur ministère tout entier*» (*Presb. Ord.*, 12).

Unité de vie.

Laval était-il simplement un de ces missionnaires tellement consacrés au travail apostolique qu'ils préfèrent confesser que prier? Il souffrait grandement de ne pas avoir assez de temps pour prier, et cela est déjà un signe de sa soif continue de Dieu. Au cours de l'épidémie de choléra, alors qu'avec ses missionnaires il était occupé du matin au soir, ses lettres prouvent sa continue union avec Dieu: il le rencontrait dans la prière et dans le service des pauvres. Comme le Christ, il eut pitié des foules quand elles affluaient vers lui. Mais, comme le Christ, il se retirait pour prier; et comme le Christ encore, il sortait de la solitude lorsque les gens l'avaient découvert.

Chaque missionnaire a besoin d'un horaire pour son travail apostolique et pour sa vie de prière. En général, durant notre vie, cet horaire sera valable, utile et même obligatoire; mais il peut arriver que cet horaire devienne une loi vidée de son esprit, un alibi pour notre paresse plutôt qu'une impulsion au travail. Ainsi en va-t-il du prêtre qui passe rapidement près de l'homme blessé sur le chemin de Jéricho parce qu'il veut être de retour à temps pour son souper. En fin de compte, le gyroscope de nos vies ne peut pas être un règlement ou un horaire; ce qui unifie et donne un sens à nos vies, c'est notre imitation du Christ dont «*la nourriture est de faire la volonté de celui qui l'a envoyé et d'accomplir son œuvre*» (*Jn*, 4, 34). Laval le disait à l'un de ses confrères: «*Un missionnaire est appelé à porter sa croix de chaque jour pour sauver son âme et celle des autres*».